nérateur serait, dans chaque paroisse, dans chaque profession, dans chaque association, un noyau de catholiques de cette trempe !

C'est aux membres de l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française que les Pères Jésuites, promoteurs des retraites fermées au Canada, se sont d'abord adressés. Une petite phalange répondit à leur appel. Réunis dans la maison Saint-Joseph au Sault-au-Récollet, douze jeunes braves — tels autrefois les apôtres — prièrent, se recueillirent, prirent de viriles résolutions, puis retournèrent à leur tâche quotidienne, l'âme embaumée des divines consolations, le coeur ardent et fort. L'oeuvre était née. Elle avait débuté modestement mais sûrement sous les auspices promoteurs de la jeunesse. Elle allait vivre et grandir. Elle allait s'étendre et produire des fruits.

Dès l'année suivante, le grain de sénevé commençait à croître. Quinze retraites eurent lieu à Boucherville, dans le vieux manoir historique de La Broquerie où jadis le père Jacques Marquette, l'illustre découvreur du Mississippi, conféra le sacrement de baptême, et la vénérable Marguerite Bourgeois enseigna le catéchisme. Cent-quatre-vingt-trois hommes les suivirent, groupés par profession ou association : avocats et notaires, médecins, instituteurs, marchands et industriels, ouvriers, prêtres-directeurs et chefs de groupe des ligues du Sacré-Coeur, membres de l'Association Catholique de la Jeunesse et des conférences de Saint-Vincent-de-Paul. En 1911, des groupes nouveaux—tels ceux des journalistes et des hommes de langue anglaise—s'ajoutèrent aux anciens. Le nombre des retraitants s'éleva à deux-cent-cinquante-six. Quelques communautés religieuses de Montréal offrirent alors l'hospitalité aux femmes et aux jeunes filles qui voudraient bénéficier, elles aussi, des avantages de ces retraites. Cent quarante-trois, dont un bon nombre d'institutrices, acceptèrent. Et